FEUILLETON DE L'ABEILLE

"D'autres fois votre bonté, vos regards compatissants, vos tristesses soudaines, votre émotion et je ne san quels effluves mystérieux qui montent de vous à mon cœur, l'enivrant comme ils l'enivrent à cette heure décisive et révée, m'ont fait' penser: elle m'aime! et je ne suis, si le ne le vois pas, qu'un avugle et qu'un insensé! Eh bien, cette incertitude n'a que trop duré. Si vous mehaïssez, je veux le savoir; si vous pouvez m'aimer, il importe que je vous dise qui je suis. Ecoutez-moi: je vous aime tant que, dans l'espoir de toucher votre cœur et de pouvoir espérer qu'un jour il me serait donné de vous appeler "ma femme," j'avais renoncé à tous mes rèves d'ambition et de gloire. J'aurais accepté, j'accepterais joyeusement etsans regret les besognes les plus obscures, pourvu qu'en gagnant ma vie je songe en meme temps que je gagne la vôtre.

"Vous savez tout cela! Mais si vous êtes sûr de mon amour et de mon dévouement, si vous êtes certaine que jamais vous n'auriez à redouter de l'obscur professeur de musique ni un reproche, ni un regret, ni une aspiration pouvant contrarier vos goûts et vos résolutions, il faut que vous sachiez aussi que l'homme qui ose vous aimer est pauvre, îrrémédiablement pauvre, plus encore! Sans fortune dans le présent, il n'a point d'héritage à recueillir puisqu'il n'a pas d'autre parent que sa mère, aussi pauvre que lai même. Ni argent ne famille, ni gloire ni nom. Voila mon lot de misère et je vous en devais l'aveu seulement à l'heure suprême où j'ai cru deviner que vous pourriez m'aimer, puisque cet aveu n'humile pas que moi seul. A! que de lurmes j'ai versées! Quelles révoltes contre un passé que le ne buis snéantir- Plus d'une fois, depuis qu'elle sait que je vous aime, ma mère, s'imaginant qu'elle pourrait être un obstacle à mon bonheur a pris la résolution de disparaître. Je n'ai pas accepté son sacrifice et je me suis porté garant de vos sentiments: vous ne pouvez pas me blàmer de l'aimer. Et maintenant, tout est dit: je n'ai plus de secrets; vous savez qui je suis, ce que je puis, ce que j'implore. Prononcez et jugez. Je ne veux plus supporter l'anxiété ni le poids du doute.

"Quel que soit votre arrêt, je saurai l'entendre; je l'accepterai sinon sans un déchirement cruel, du moins sans révolte ni murmure. Soyez sûre de mon respect et de mon obéissance comme vous êtes sûre de ma tendresse et de ma sincérité."

Tout d'abord Rosen ne répondit rien; elle demeurait sans mouvement, sans voix, presque sans pensée, délicieusement bercée par l'écho prolongé des paroles qu'elle venait d'entendre. Il lui semblait que tout à coup elle était devenue une autre mme, que sa vie datait en réalité de la minute suprême où son oreille avait perçu ces mots bénis: "Je vous aime! Je vous aime à en mourir!" Il lui semblait que rien, en dehors de cela, n'avait jamais existe, n'était, ne serait, ne pouvait être! Elle était plongée dans une sorte de léthargie voluntueuse où tout son être se reposait, s'étirait doucement, accru, fortifié de sensations inconnues et divines. Mais bientôt des larmes montèrent à ses yeur; un travail s'accomplissait dans sa pensée... La réalité la saississait dans ses griffes et sans pitié lui lacérait le cœur. Sa raison lui criait: "Prends garde! juge de ce que tu dois faire par ce qu'il a fait lui-niême. Il confesse à tes pieds sa misère avant d'implorer ton amour. Ose donc imiter sa franchise! N'as-tu donc rien à lui avouer, avant de te laisser aimer? N'as-tu rien à lui réveler, rien à lui dire? Ne lui as-tu rien caché! Es tu certaine que cet amour dont il parle, il l'éprouverait encore si tu prononçais l'aveu fatal que ton orgueil retient sur tes lèvres, si tu dissipais d'un mot, d'un geste, l'erreur où l'ont maintenu ton adresse et son aveuglement? Tu en es si peu certaine, que tu ne dis rien... que tu n'oses lui découvrir la vérité!"

Mais, cette pensée lui était si doudoureuse, qu'elle essayait de la chasser; discutant avec elle-même, et luctant contre l'évidence: "Peut-être avait-il tout deviné, savait-il ... et Taimait-il malgré tout! La révélation de sa pauvreté, de sa naissance ne semblait-elle pas crier: unissons nos deux misères! compensons par d'amour les injustices, les cruautés

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, er un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg-BERENGARIA AQUITANIA MAURETANIA

Courtoisie, Confort, Cuisine par excellence. Renseigner vous chez l'argent de la Cie Cunard. 205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléana, Louisiane,



de nos destinées!-Non! non! disait aussität une voix mystérieuse et implacable, il ne soupçonne rien! il n'a rien vu, rien! C'est parce qu'il ne sait rien qu'il te supplie d'être sa femrie. Prends garde! tu es assize' sous cette même tonnelle ou tante Rose, il y a quarante ans, a surpris, tombant des lèvres de celui qu'elle aimaic l'erret qui lui a brise le cœur!

Et la souffrance causée par cette lutte était si cruelle que la malheureuse se sentait défaillir et qu'elle eut béni cent fois la mort si la mort eut en vitié d'elle!

Enfin, rassemblant ses forces, elle

se leva et dit d'une voix grave: -Croyez bien, mon ami, que j'ai pour vous la plus réelle, la plus profonde sympathic. Si je repousse l'amour que vous m'offrez, c'est que, helas! je ne puis accepter sur terre aucun amour! Cependant je suis loin, très loin de vous haïr; je ne suis pas la prude et méchante fille que vous avez tant de fois maudite quand elle refusait de vous tendre la main. Je suis tout simplement une malade, une infirme, qui voudrait ne pas aimer, sichant bien qu'elle ne peut être l'épouse de personne. N'exigezpas je vous en conjure, que j'appuie davantage sur un aveu qui m'est pénible: croyez-moi simplement, et plaignez moi!... Je suis à plaindre.

"Et maintenant, n'est-ce pas? ne parlons plus jamais d'amour, puisque Dieu ne me permet pas de vous aimer. J'ai besoin pour moi-même, j'ai le devoir pour la sainte fille qui s'est dévouée à ma misère, de recouvrer la paix, la liberté de pensée et d'action dont je jouissais naguère encore. C'est vous qui devez m'aider à me reconquérir, à redevenir moi-même. Vous êtes jeune; la vie vous éserve des compensations, des consolations de toute nature; moi, je suis chrétienne, et je demanderni à Disu de me faire couregeuse et résignée. Je ne puis être votre fiancée; mais si vous le voulez, je puis demeurer votre amie, votre sœur." Af ces mots, Marc releva la tête, regarda Rosen et pleura.

-Comment croyez vous à mon amour, dit-il, si vous doutez de mon dévoûment?

-Je vous jure, répondit tristement Rosen, que je devais vous parler comme je l'ai fait, vous dire ce que je vous ai dit: je ne puis pas être aimée!

Elle marchait à côté de lui oppressée, la tôte basse; soudain, elle se redressa, respira fortement et murmura:

-Que ce jardin est étroit; c'est a peine si on peut s'y mouvoir!... Voulez-vous que nous fassions un dernier voyage à la falaise?

Mare s'inclina sans répondre, tout à ses pensées et à son trouble. Mais tante Rose, aurvenant sur ces entrefaites, protesta vivement contre cette fant lisie.

-La journée était fort avancee, le retour ne pourrait s'effectuer avant la nuit... c'était une imprudence, une folie... une inconvenance!...

-Baste! murmura Rosen, notre fraternité nous rend licites cerfaines libertés qui seraient défendues à de moins malheureux! Ce sera notre dernière promenade, tante Rose! M. de Ræder nous quitte... Il repart demain pour Paris!

Tante Rose encone une fois céda; la leune fille tendit à son baiser son beau front pur qu'un pli douloureux marquait d'une ligne d'ombre; elle se laissa coiffer d'une cape de drap noir, coi vrir les épaules ce sa mante, et s'éloigna.

Il était environ cinq heures, un peu moins peut-être. C'était une soirée limpide et claire, telle que l'automne parfois en réserve entre les orageuses journées de l'été et les hatifs crépuscules de l'hiver. Du ciel pali tondait une lumière douce, estompée par une brumes très légère: une ou deux étoiles apparaissaient déjà parmi les reflets roses du soleil

Rosen et Marc gravisagient silencieusement le chemin familier dontils avaient maintes fois déjà suivi les courber sint euses. -A quoi songez vouse dit tout à

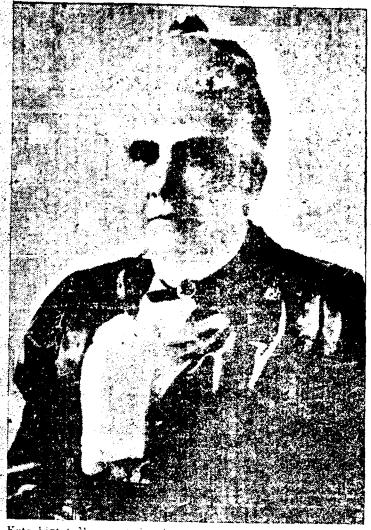
coup la jeune fille; dans quelques instants nous allons nous quitter, qui sait pour combien de temps! et vous 'ne trouvez rien à me dire?

-- Ce dont j'ai le cœur plein, fit Marc anec ironie, n'est pas assez intérassant pour mériter d'être dit : je suis en train de m'attendrir sur monpropre sort: vous voyez que ce sujet n'est pas digne de vous occuper!

-Pourauoi donc? et comment aije merite que vous me parliez ainsi? Que lui reprochez-vous, à votre destinée?

--- Je lui reproche surtout de mettre perpétuellement devant moi des biens que tout mon être convoite avec une passion doulourcuse, et de me léfendre en même temps de les saisir et de m'n rassasier!

-- Il serait peut-être sage -- notez que je parle en ce moment pour moitout autant que pour vous-de regard r un peu plus ce que la vie nous donne et un peu moins ce qu'elle nous refuse. A force de convoiter ce que nous ne pouvons obtenir, nous aublians de jouir de ce que nous avons. Comparez l'heure actuelle gux heures d'autrefois; vous la trouMLLE. KATE LINTOT MINOR -



Sa familie etait tres connue danla paroisse de L'Association.

verez douce. Il fut un temps où nous ne nous connaissons pas, où les liens qui nous lient n'étaient pas formés! Nous nous sommes rencontrès, et après bien des querelles, sien des malentendus, nous nous aimons d'une amitié qui pourraient être bonne... si vous le vouliez! Oui... nous pouvons nous aimer, je le répète, et nous servir! Vous avez un beau et fécond génie; j'ai de la voix; nous sommes jeunes tous deux et l'avenir est ouvert devant notre ambition et nos efforts. Laissez les chimères et revenez à vos nobles désirs d'artiste. Ne nous querellons pas pour ce nous sommes contraints de non- refuser; aimons-nous pour le bien que nous pouvons nous faireet pour le bonheur que notre com-

-Vous parlez comme la Sagesse, dit tristement Marc de Roeder; ma raison sent toute la valeur de vos discours. Mais ne me demandez pas d'y répondre: l'amour ne connaît ni les raisonnements ni les arguites. Il est inutile d'ailleurs de chercher à me convaincre, puisque j'ai juré de vous obéir gans comprendre et sans discuter. Toute-fois, aussi longtemps qu'il ne vous sera pas possible ue m5aimer comme je vous aime, ne me demandez pas de me proclamer heu-

mune affection peut encore nous

donner!

Rêveuse et triste, Rosen ne répondit que par un soupir; puis, comme pour fuir l'image qui se dressait devant sa pensée, elle pressa le pas au point que son ami dut courir pour la rejoindre. Ils atteignirent ainsile sommet de la falaise.

La lune, qui s'était levée, en éclairait les contours sombres, découpés en noir sur l'azur pâle de l'horizon. Ils suivirent le sentier qui domine le gouffre parmi les herbes courtes et les amoncellements de sable pousséjusque-là par les borurasques, et magnèrent une sorte d'étroit plateau circulaire, couvert de maizres ajones. Au milieu, le haut trone rugueux d'un vieil arbre sans fauilles se dressait, tordant ses bras noueux, et semblant une sentinelle funèbre placée la pour épier les drames de la mer et redire aux villages épars sur la lande que dominait son ombre le nom des barques englouties et des matelots pour qui les cloches de-

vaient sonner le glas. La joune fille, épuisée par la fatigue de sa marche rapide ou saiste par la sombre poésie de ce site grandiose, s'arrêta, regardant la mer dont l'écume scintillait aux reflets de la lune. Le souffle du large, chargé de senteurs salines, se mêlait aux parfums de la lande où quelques toufres de genêts sauvages étaient denieurées fleuries, et où sillons et fossés, remplis de feuilles tombées, semblaient exhaler à cette heure tout ce que l'autonine leur avait laisse de

-La belle nuit! murmura Rosen, - -Qu'importe? soupira Marc, puisque vous ne m'aimez, pas! car... je le seus bien' vous ne m'aimez pas!

Il la regardait, haletant, farouche... Rosen recula... Mais elle se heurta au tronc de l'arbre immobile. Marc se rapprochait, fixant sur elle des regards brillants où la folie semblait monter autant que la passion.

-Prenez garde, fit elle en s'efforcant de dissimuler son effroi sous un éclat de rire, nous avons l'air de jouer le second acte de votre opéra: Rama poursuivant Kali dans les jardins du palais! Vous savez cependant mieux que personne les raisons quiempéchent la pauvre princesse d'avouer l'amour qu'elle a dans le

Ah! cria le jeune homme avec emportement, vous me torturez à plaisir! Vous avez le courage de iller ma souffrance! Il serait plus

d'un soul coup tout ce qui me reste d'ill isions en me disant que vous ne i aimez pas... que vous ne m'aimerez jamais! A quoi bon recourir à des mensonges pour repousser mes supplications? Vous n'avez qu'un mot a prononcer, pi simple, plus franc, plus décisif que vos charitables in entions? Vous ne m'aimez pàsto Autant je suis attiré vers vous, autant vous éprouvez pour ma personne une insurmountable répulsion. Si, wabere moi, ma main vous ef-Ceure vous frémissez comme au offtact d'un reptile; jadis vous m'avez dit souvent que mes idées choquaient les vôtres, que mon naturel sceptique blesselt votre âme de chrétienne que ma voix froissait votre oreille par sa rudesse, votre orgueil par son au-

dace... Cela n'a pas cessé d'être vrai, A chaque fois que d'un geste jrreffechi, d'un élan spontané de gra itude, d'admiration, de tendresse, je vous ai tendu la main, votre main s'est dérobée à l'étreinte que j'implorais. Lorsque, dans nos promenades, mon bras s'est offert pour vous aider, vous avez repoussé mon bras. Ici même, dans cette solitude, en sare de cette nature complice de ma parsion sûre de mon respect, vous me fuyez encore! Vous ne pouvez pas croire que je sois assez misérable pour mettre votre nonneur en péril: il faut donc bien admettre que vous m'écartez parce que e vous faix horreur. Votre jeunesse est sourde aux cris de mon amour parce que mon amour n'a su ni vous toucher ni sculement vous atteindre. Vous cherchez en sain des prétextes our mascher vos sentiments vrais; vous me renoussez parce que vous ne m'ai. tez pas!

Marc pleurait, Rosen pieurait aus-

-Je ne vous aime pas! murmura t-elle d'une voix où montait toute l'angoisse de son cœur. Non! Vraiment, le pensez-vous?

Ces mots étaient peins prononces que, d'un geste rapide, contre lequel d'ailleurs elle ne tenta pas de se défendre. Mare la saisit t, la serrant, colla ses lèvres aux siennes. Soudain, d'un effort suprème, elle s'arracha brusquement à son étreinte et se mit à courir.

--- Si yous m'aimez, sanglota Marc. si vous m'aimez, pourquoi me repousant-value?

Et Rosen courait, fuyant à travers les ajones que fouettait sa robe. Ses bras étendus battaient l'air comme les ailes d'un oiseau blessé qui perd son sang et va s'affraisser pour mourir. Tont à coup, Marc, tombant à genoux, hurla d'épouvante: elle avait atteint le bord extrême de la falaise; ses pieds touchaient au gouffre, et sa minee silhouette se découpait, sinistre, au-dessus de l'abime où mugissalent les flots:

- La mer! la mer! disait-elle avec égarement, c'est dans son sein que je goûterai les seules douceurs qui me scient ici bas permises, l'oubli de tout, le repos sans trouble, l'éternel hymen que la terre pitovable réserve aux déshérités de la vie!

A Suivre

Il est facile pour une jeune fille de tuer l'amour, mais il est excessivement l'ifficile de se débarrasser du cadavre. 💢 🚎

Le plus beau compliment qu'une femme puisse faire à un célibataire c'est de lui dire: "comme vous connaissez la femme."

Il y a plus de jeunes filles qui regreitent de ne pas s'être mariées qu'il y a de femmes mariées qui re-"grettent de s'être mis la corde au cou.

On pout plus facilement trouver

LE PERE DE L'ACADEMIE

Les Immortels s'apprétent à fêter à Paris le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard.

C'est une dette que l'Académie va ainsi payer et c'est un hommage filial qu'elle rendra au grand poète vendômois, car Ronsard fut réellement son père. Le vrai berceau de l'Académie

française en effet, ce fut, non point le logis de Conrart, mais bien celuide Cadot, ou se réunissaient, des 1570, Ronsard et la Pléiade et où le roi Charles IX lui-même se rendit plusieurs fois.

Pasquier dit dans ses lettres que cette première académie avait été fondée pour réglementer la langue française, comme devait le faire plus tard celle des Quarante.

Henri III, à la solicitation de Pibrac, l'établit au Louvre, où allait siéger après elle, et jusqu'à la Révolution, l'Académie française, qui, elle, ne fut créée par Richelieu qu'en 1634.

LE BUVARD NOIR

La revue anglaise "Yar News" publie ces curieux détails sur un procédé suiv. par le gouvernement britannique pour écarter certaines possibilités d'espionnage au "War Office" (Ministère de la Guerre) et au "Foreign Office" (Ministère des Affaires etiangères).

Dès l'invention du papier buvard, les chefs de bureaux des deux ministères désignés plus haut s'étaient rendu compte que cette façon de sécher le papier pouvait présenter de graves inconvénients.

Dans bien des cas, en effet, il suffit de placer devant un miroir le buvard qui g séché l'encre d'un document pour pouvoir déchiffrer assez commodément les lignes que contient ce document. Si la chose ne présente guère d'inconvénient chez les particuliers, il en va autrement dans une administration où sont rédigées tant de notes intéressant la sureté de l'Etat

Un secrétaire infidèle, un garçon de bureau şans probité peuvent, s'ils sont achetés par l'ennemi, prendre connaissance, au moyen des buyards ordinaires, de certaines informations de haute importance.

Ce sont là les considérations qui amenérent à la création de papier buvard noir sur lequel l'écriture et l'encre absorbée ne paraissent pas. Ce papier spécial fut vite reconnud'un emploi si sur que son usage fut rendu obligatoire par la suite.

LE VICOMTE DE FONTEROY **AMBASSADEUR**

Le Quai d'Orsay ne pouvait faire un meilleur choix, écrit G. J. dans "Le Ganlois."

Si le promier titre d'un diplonute aux avancements de carrière est d'être vivement regretté dans les postes qu'il se trouve abandonner. notre nouvel ambassadeur à Madrid a ce mérite au plus haut degré. A Belgrade, il a été "the right man inthe right place," au point q qu'il y revint à l'occasion du mariage du Rii, il n'y en eut, comme on dit familièrement, que pour lui.

Il en sera de même certainement a Copenhague. M. de Fontenay a su y consérie les ames danoises dans toutes les classes de la société. Ses écontions, notamment, ont laissé des souvenirs tels que son départ, sauf à la légation allemande, sera, nous le savons, accueilli par une effusion de sympathie où il y, zura de la tris-

Mais il est le premier à ne pavouloir garder pour lui seul de si touchants témoignages. Il est heureux d'y associer une compagne a qui son tact, sa grace incomparables ont conquis une place place enviée dans le monde diplomatique.

Pour s'être consacrée stouquement à ces devoirs de patriote avec le meme esprit de sacrifice que ses deux fils tombes glorieusement aur notre front, Mme de Fontenay est une grande Française. المستشيد المسادة الداليات

POUR REGLER LE DIFFEREND FRANCO-ANGLAIS-

Paris.- La Commission des Réparations a décidé de faire une nouvelle démerche auprès des Etats-Unis pour les engager à participer aux affaires européennes. Ayant décidé de faire appel à un arbitre pour juger du différend anglo-français la Commission a résolu de faire appel aux Etats-Unis pour travailler dans doux comités d'experts chargés d'examiner la situation de l'Allemagne. Le premier de ce comité étudiera les moyens de balancer le budget allemand et de stabiliser le cours de son argent. Le second comité est chargé de treuver une formule pour arriver à faire rentrer en Allemagne les sommes fabuleuses d'or qui cont cachées dans les banques étrangères.

Aucun de ces deux comités n'aura l'autorization de toucher au problème de la Ruhr ou à celui des réparations, mais il est entendu qu'aucun des deux comité ne peut fonctionner sans la collaboration des Etats-Unis.

Bien que le Secrétaire d'Etat Hughes sit repoussé l'invitation première des alliés de faire représenter les Etats-Unis à la Commission d'experts chargés d'investiguer sur la situation de l'Allemagne les personnalités politiques françaises et anglaises croient que le Secrétaire d'Etat contine fomme qu'un bon appartement. sidérera de nouveau la question.

UN NOUVEAU BOIS

L'attention des constructeurs américains a été attirée vers un nouveau bois; il scrait le plus léger des bois comus et pourrait rendre d'inappréciables services. C'est le bois de balșa, espèce tropicale qui croit principalement dans les Etats de l'Amérique du Sud et de l'Amérique cen-

Ce bois se caractérise par sa légèreté, par sa structure microscopique, son absence de fibres, son élasticité et ses qualités isolantes de la chaleur. Or, malgré sa légèreté remarquable, le baisa possede une considérable force structurale qui le rend apte à de nombreux usages.

Jusqu'h ce jour, c'est le bois de liège du Missouri qui passait pour le plus léger des bois; le balsa pèce sensiblement moins; malheureusement il ost rarement très sec, il abzorbe l'anu en grande quantité, se pourrit facilement et se travaille mal. Pour en faire des bouées, des appareils et bateaux de sauvetnge, on traite le bois dans un bain où domine la paraffine. Ce procédé enrobe les cellules du végétal sans obstruer le système poreux. La paraffine reste à l'état de vernis revêtant l'intérie rudes parois des cellules ligneuses. On prévient ainsi les changements de volume et les détériorsitons; ce procédé enlève toute l'humidité au baisa et le rend "water proow," imperméable à l'eau.

UN ANIMAL INCONNU En creusant un terrain argileux, aux aler.tours d'une petite localité irlandaise on a découvert récemment, erfoui à une quinzaine de mêtres de profondeur, le squelette presque entier d'un grand saurin qui devæit mesurer dix-huits pieds de longueur.

Le corps est à peu près semblable celui d'un crocodile, mais l'animal était pourvu d'une queue de plus d'unmètre. Quant aux pieds, ils étaient suppléés par des organes composés d'une multiple de petits os,

On est sûr qu'il ne s'agit pas d'un croco lite préhistorique, Malheureusement, ! identification demeure difficille, parce que la tête fait defaut ce qui constitue un gros empêcche-

Dans tous les cas, ce saurien ne ressemble en rien aux animaux fossiles nécouverts jusqu'à présent. Belle occasion pour desserter.

LES ERTANGERS EN FRANCE

En séance du Conseil municipal, M. René l'iquet a protesté contre la présence à Paris et en France d'un grand nombre d'étrangers indésirables.

Le nombre des étrangers résidant en France, d'après une statistique présentée par M. Figuet était, en 1916, de 1,132,696. Ce nombre, en 1923, aurait passé à 1,631,262.

Le préfet de police, M. Naudin, approuvant les suggestions de M. Fiquet, qui réclame l'aggravation des pénalités relatives aux infractions commises aux arrêtés d'expulsion et une surveillance pla rigoureuse, a fait connaître que les étrangers seraient à Paris au nombre de 450,000. Cette appréciation n'est certes pas exagérée. Le préfet a soutenu qu'on ne devrait autoriser à rester dans la capitale que ceux des étrangers qui y ont un travail assuré

Cette déclaration préfectorale autorise-t-elle la population parisienne à supposer que des mesures vont enfin être prises?

MODES FRANCAISES A L'ETRANGER

De ce Paris redouté, cependant, l'obsession est bien impérieuse, puisque nos unciens ennemis eux-mêmes ne la combattent qu'en ayant l'air de s'v asservir! M. Henry Lapauze dénonce, dans la Renaissance de l'Art, toute une floraison de revues mondaines, de "magazines de modes" qui se parent, en mauvais français, des étiquettes parisiennes, et qui copient impudemment les créations de nos diverses élégances:

Voici ce que je viens de constater. pendant un sejour à l'étranger, spécialement on Italie: toutes les librairies, toutes les gares, tous les kiosques à journaux, dans les plus grandes comme dans les plus petitos villes, sour envahis par lea journaux de modes, dits Parisiens. Tandis que vous avez de la peine à vous offre procurer un quotidien français, on vous offre d'ailleurs à des prix très éleves, vinge publications concernant la mode, et toutes avec des titres qui veulent ire alléchants en français. Ces publications sont imprimées en français-niais vous chercheriez en vain le non de l'imprimeur et de la ville où il opère. Mieux: aucune de ces publications ne porte la moindre adresse... Mais leur typographie-dont M.

Henry Lapzuze reproduit un échantillon-dénonce leur origine austrohongroise!... N'est-ce point le cas de se consoler en rappelant, avec La Rochefoucauld, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu?...

L'ordre social et la paix du monde reposent sur la patience et la résignation des pauvres.

Les mauvais coups de Cupidon sont facilement expliquables du fait qu'il

LE DIVORCE EN CHINE

La Chine vient d'être gratifiée d'une nouvelle loi sur le divorce. L'ancienne, connue sous le nom de Yi-Li, est devenue démodée, même pour les Chinois les plus réfractaires au progrès. Songez donc, elle donnait comme raisons suffisantes pour la dissolution d'un mariage: le bavardage de la femme, sa jalousie, sa stérilité, le manque de respect à la belle mère. Elle ordonnait d'administrer quatre-vingts coups de bambou à l'homme qui répudie sans raison sa femme, ou aux deux époux qui malgré le divorce prononce, continuaient à vivre ensemble.

Toutes ces dispositions ne figurent plus dans le nouveau code; mais celui-ci contient deux articles qui, par leur originalité, méritent une mention spéciale. L'un dit que, pour éviter la dissoltuion à la légère d'une union, il faut pour divorcer le consentement des père et mère des époux. L'autre considère comme un ras de divorce les mauvais traitements infligés au beau-père et à la belle-mère.

PENSEES FEMININES Sur la souffrance:

"Quand tu souffres, ne formule pas de plaintes; revêtir de mots la douleur, c'est donner un corps à ce qui n'était peut-être qu'une ombre." Sur la vieillesse:

'Vicillir, c'est stationner devant une nécropole." 'Les minutes sont longues et les an-

nées son thrèves. Sur le bonheur

"Un bonheur nouveau est comme un vetement neuf: on le porte avec une certaine coquetterie."

"Quand to bonheur vient vers nous, il ne porte pas toujours le vêtement sous lequel nous pensions le rencon-

"Ne prenez pas à autrui les fruits de son lardin, volez-lui plutôt son bonheur, les lois ne vous atteindront

"Ceux qui ont peur de la mort sont moins malheureux que ceux qui ont peur de 'a vie."

ETATS UNIS ET CANADA

Washington .- Les accords adm nistratifs entre les gouvernements américain et canadien au sujet de la prohibition seront appliqués "dans un temps raisonnable" en échangeant des informations de sortie des navires quittant les ports canadiens et transportant de : boissons alcooliques.

Les Lints-Unis s'efforceront de leur côté d'empêcher la contrebande des stupéfiants, de la soie et d'autres marchandises des Etats-Unis au Canada.

Les membres de la mission américaine revenent d'Ottawa ont déclaré que les representants du Canada à la conférence avaient montre "un désir sincère de co-opérer avec les Etats-Unis dans la limite de leurs

En finance, chaque fois qu'on prête de l'argent on se fait un ennemi; en amour chaque fois qu'on prête son cavalier on se fait une ennemie.

Même une jeune fille qui se nois tiedra bien le jeune homme qu'elle aura attrapé.

Il y aurait beaucoup de vieilles filles si toutes les jeunes filles qui ont décidé de ne pas se marier à vingt ans avaient tenu parole.

"Autrefois les jeunes filles faisaient de luxe en repoussant leur première demande en mariag, aujourd'hui elles disent oui avant même d'avoir e été demandées.

La jalousie est le serpent qui, par ses actions, sépare bien souvent deux cœurs et les éloigne du paradis.

L'amour est la plus grande et la plus vile des choses.

FAIBLE, NERVEUSE, SANS COURAGE

Une Dame de la Louisiane dit qu'Elle n'a "Jamais Rien Trouvé de Meilleur que le Cardui pour une Personne Epuisée." Mörgan City, Lne .- "C'est difficile

moi de dire tout le bien que j'ai ohtenu par l'usage du Cardui, Mme I. G. Bowman, du No. 1319 rue Front, de cette ville. "l'étais tellement epuissée que ja

ne pouvais plus rien faire. J'étais mince. "Je n'avais pas d'appétit.

"Je ne pouvais pas me reposer et bien dormir. "J'étais si faible et si nerveuse que je ne prenais plaisir à rien.

"Je soulfrais beaucoup, mais lo nire de mes tracas était ma faiblessa et de devenir si vite fatiguée et découragée.

"Cette condition nerveuse était pire que mes souffrances. 'Quelqu'un me parla de Cardui, et

me décidait à m'en servir. "Après m'être servi de quelques boutcilles j'ai repris mes forces. Je n'était plus si nerveuse et commencalt à manger et à dermire et à de-

vir forte, et bientôt rétablie. Je n'al jamais rien trouvé d'aussi bon pour une personne épuisée.' Si vous souffrez comme cette dame de la Louisiane, il est raisonnable de supposer que vous aussi trouverez le Cardui bien utile dans votre cas, comme des milliers d'autres femmes.

Prenez Cardui, le tonique des fem-

Achetez une bouteille chez votre pharmacien aujourd'hui .-- Adv.